

# JOBIN

## HISTOIRE VENDEENNE

Après l'attaque de Salbent qui nous procura trois mille cartouches, soixante dix fusils et cent paires de souliers, nous nous renfonçâmes dans le bois de Chemillé. Par le chemin nouvellement battu, nos gars nous avaient devancés, l'abbé Picherit et moi : ils se hâtaient vers la clairière d'où s'échappait une fumée légère. Déjà, de loin, au travers des allées et venues de nos Vendéens, nous apercevions, sur un feu qu'activaient deux vieilles femmes, l'immense chaudron rempli de viande et les pains de douzaines entassés en piles sur le gazon. Un bruissement de feuilles nous fit tourner la tête et nous reconnûmes Jobin, de la Bultière, qui, un homme sur le dos sautait du taillis dans la sente.

Un camarade blessé qu'il ramène, murmura-t-il.

Non ! non ! — me dit le bon abbé dont le visage prit soudainement une expression de tristesse inquiète. — C'est un prisonnier ; Jobin l'a baillonné, puis lui a lié les mains et les pieds. Allons vers eux...

Et, tout en revenant rapidement sur nos pas, l'abbé me soufflait très bas :

Ce Jobin, au retour d'entre Loire, a trouvé sa maison incendiée, sa jeune femme et son petit enfant égorgés par les bleus. Jobin est brutal ; je crains qu'il ne prépare quelque farouche revanche.

Quand nous rejoignîmes Jobin, il avait jeté son prisonnier en face de lui, sur le talus et, reprenant haleine, il chargeait lentement son mousquet.

L'abbé lui demanda :  
Que fais-tu là, Jobin ? les autres sont à manger, rejoins-les.

Découvrant ses dents blanches de Loup, Jobin ricana sauvagement :

J'ai bien le temps. Anpara vant je veux m'amuser un brin avec ce pataud-là

Il montrait l'homme qui, échevelé, les vêtements en lambeaux, souillé de poudre et de poussière, les yeux injectés de sang, râlait sous le baillon, se tordait dans les cordes qui lui poussaient la chair et les poignets et les chevilles. Jobin reprit d'une gaieté farouche :

Je ne l'ai pas eu sans mal, allez ! Il détalait comme un lièvre. Je l'ai visé au défaut du genou afin de l'avoir vivant. Il est tombé pâmé. Je l'ai ficelé et chargé sur mes épaules. Je suis tranquille : on ne me le reprendra plus. Le voilà qui se tortille comme un ver, j'attends qu'il se ranime tout à fait pour lui faire des tourments.

L'abbé Picherit interrompit d'une voix cassée par l'émotion :  
Tu ne vas pas le tuer, Jobin ?

Non pas tout de suite, monsieur l'abbé, — dit le gars en posant son fusil chargé contre un arbre — Rien ne presse ; je vais le faire souffrir avant...

L'abbé devint très pâle :  
Un homme désarmé, lié, baillonné. Tu ne feras pas ça ?

Jobin éolata de rire :  
Ah ! ben, restez seulement : vous allez voir.

L'abbé se mit devant l'homme et cria vaillamment :  
Je ne veux pas.

Les yeux du gars s'assombrirent sous ses sourcils froncés ; son menton s'avança dans une provocation.

Vous ne voulez pas de quel droit ? Ca n'est pas vous qui l'avez pris ; c'est pas à vous, M. Stofflet sait ce que j'ai souffert des bleus ; les prisonniers que je fais il me les donne ! Ca ne

là. Devant cette colère, l'abbé eut honte de sa colère. Il reprit doucement :

Si je te demandais de me donner ce misérable, Jobin ?

Rendez-moi ma femme et mon petiot, et vous l'aurez.

Je ne te commande pas, Jobin, je te prie, très humblement.

Les narines pincées, les dents serrées, Jobin répétait, implacable :

Ne vous abaissez pas à me prier, monsieur l'abbé : ça ne sert à rien.

J'ai mon droit de soldat, j'en userai. Plus vous m'en retarderez plus l'autre s'en ressentira.

Le regard de Jobin bravait. Celui de l'abbé se mouillait de pitié désespérée. Puis dans une dignité soudaine, il se dressa et sa parole vibra d'une sorte d'exaltation.

Soit, fit-il, dispose de cette vie. Homme, je t'ai supplié en homme. Maintenant, je te parle en prêtre. Si tu es chrétien, avant de tuer mets-toi à genoux.

Jobin hésitait, défilant :

Pourquoi faire ?

Mets-toi à genoux, — répéta l'abbé avec force.

Il prit son crucifix attaché à son chapelet, le présenta à Jobin.

Sais-tu encore ton "Pater", Jobin ?

Me prenez-vous pour un payan, monsieur l'abbé ? Certainement que je le sais.

Si tu le sais, récite, le, joints les mains en regardant le crucifix.

Jobin joignit les mains récita le "Pater." Quand il eut prononcé ces mots : "Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés..."

Le prêtre l'interrompit :

Comprends-tu ces paroles-là, Jobin ?

Oui, je les comprends, — fit Jobin d'une voix sourde.

Si tu les comprends, redis-les avec moi, tout bas dans le fond de ton cœur, en baissant ce front déchiré d'épines et les cinq plaies béantes qui pleurent tout leur sang.

Jobin baissa les plaies offertes à ses lèvres, tandis que l'abbé, dans le crépuscule et dans le silence profond de la forêt, d'un accent d'angoisse et de pitié poignantes, disait : "Seigneur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés !" Puis ayant achevé, il s'écarta, découvrit le prisonnier et dit très simplement :

Relève-toi, Jobin..... Maintenant torture et tue si tu le peux.

Et Jobin, sans lever les yeux, presque aussi pâle que le prêtre répondit :

Je ne veux plus, monsieur l'abbé, l'envie m'en a passé.

CHARLES FOLTY.

## La Confession des Sauvages

Le R. P. Bonnard, missionnaire dans les régions glacées de l'Amérique du Nord, raconte ce trait touchant, que reproduit la "Semaine Religieuse" de Mende :

Il y a quelque temps, au cœur de l'hiver, une neige éruptive, d'une violence inouïe, éolata dans le village où se trouve la résidence. En quelque jours, la plus grande partie de la population était atteinte. J'étais presque seul, dans le village, que le fléau eût épargné.

Mes jours et mes nuits étaient absorbés par les soins à donner à ces malheureux, dénués de toute ressource : les visiter, les encourager, leur apporter les secours de la religion, leur don-

ner des remèdes, me constituer l'infirmier de mon village-hôpital, ce fut ma vie. L'épreuve était terrible : la mort moissonnait nos pauvres amis : le cœur du père saignait, mais la bonté divine ne le laissait pas sans consolation.

Au milieu de cette crise terrible, un envoyé m'arriva du groupe voisin, à cent kilomètres de distance, pour m'appeler d'urgence au secours : là aussi, le terrible fléau faisait des victimes ; les plus robustes chasseurs étaient atteints, la population était décimée et le Père n'était pas là pour leur donner Dieu.

Que faire ? Il m'était impossible de répondre immédiatement à cet appel désespéré. A la nouvelle qu'on venait chercher le Père et qu'il allait partir, tout ce qu'il y avait de valide dans le village entoura ma case, avec des cris de détresse : "Si tu pars, Père, disaient-ils, quand tu reviendras, tu ne trouveras que des morts."

Je restai, mais dès que l'épidémie fut à son déclin, je pris mes chiens et mon traîneau, et j'eus vite franchi les 100 kilomètres de glace qui me séparaient de mes chers délaissés. Quel spectacle ! les cases regorgeaient de malades, et la mort avait pris sa large part.

Je trouvai onze cadavres : ils étaient sur leur natte, rigides, glacés par la mort et par un froid de 40°. Je m'approchais de leur dépoille pour prier, quand je m'aperçus avec étonnement que chaque cadavre tenait dans la main un petit paquet : c'était une feuille d'écorce de bouleau pliée en deux. L'écorce du bouleau est le papyrus du pôle.

Un moment, un affreux soupçon traversa mon esprit : "Quelque malheureuse pratique de superstition !" m'écriai-je, le cœur narré. Je voulus voir. Je pris la feuille : elle portait quelques mots écrits. Je lus : "Notre père doit seul lire les lignes qui suivent." C'était leur confession ! Ces pauvres gens, sentant venir la mort et ne pouvant confesser leur péchés, les avaient écrits sur cette feuille légère. Comment avaient-ils fait ? Se sentant mourir avaient-ils tracé ces caractères de leur main défaillante, ou bien avaient-ils employé un confident ? Je ne sais.

Devant ce témoignage de foi naïve, un sanglot sortit de ma poitrine et les larmes tombèrent de mes yeux à torrents. Chers grands enfants ! ils m'avaient entendu dire qu'à défaut de prêtre, la contrition parfaite, jointe au désir de recevoir le sacrement, opère la rémission des péchés, et ils avaient voulu donner note à Dieu, à leur conscience et au Père, qu'ils étaient morts dans ces dispositions. Toutes ces feuilles portaient au bas une mention à peu près identique. "Je te demande, mon Père, de dire une fois la Sainte Messe Pour le repos de mon âme Je laisse pour toi, en reconnaissance de ce service..... une peau de castor..... une peau de martre." Un autre avait mis : "Ma belle hache....."

Ces sauvages, au jugement de Dieu, seront mieux placés assurément que nos athées et même que nos demi-chrétiens.

## School & College BOOKS

Of all kinds  
ALWAYS ON HAND  
CHAS. J. 1 TOHELL

144 Queen St. Charlottetown  
Opp. Prowse Bros. P. E. I.  
Mail orders receive prompt attention.



Messieurs, si vous avez des étourdissements, si votre travail vous fatigue, si votre estomac se refuse à digérer les vivres que vous mangez, si le matin votre bouche est mauvaise, que votre langue est chargée et blanchâtre, si après vos repas, vous sentez une pesanteur au creux de l'estomac et que vous êtes porté à dormir, c'est que votre foie et votre estomac sont dans une mauvaise condition.

La bonne digestion est essentielle au bien être général de la santé. Il n'y a pas de bonne santé possible sans le bon fonctionnement de l'estomac. Soyez sur vos gardes et prenez en temps la médecine avec laquelle j'ai guéri tant d'hommes malades et dyspeptiques, et qui aussi vous guérira, si vous la prenez avec soin et patience.

Les Pilules du Dr Moro pour les hommes vous donneront appétit et feront que vous pourrez manger ce que vous voudrez, sans que cela fatigue votre estomac. Elles vous débarrasseront de la bile que vous avez et vous donneront l'énergie et la force de remplir votre devoir et de faire votre journée d'ouvrage sans fatigue.

En facilitant la digestion, elles reconstituent le système et donnent à l'homme émacié et affaibli par un mauvais estomac, sa force primitive.

Monsieur J. E. NOLET, No. 325 rue Shawmut, Boston, Mass., m'écrit ce qui suit :

Dr. A. A. MORO, Montréal.  
"Cher Docteur : — Je souffrais de dyspepsie et mon estomac me fatiguait beaucoup depuis plusieurs années. Mes vivres digèrent mal et après mes repas, je ressentais comme une pesanteur au creux de l'estomac. J'étais porté à dormir et j'étais aussi constipé. Mes intestins étaient irréguliers et je souffrais beaucoup de douleurs dans les côtes et aussi à la tête.  
"Les Pilules du Dr Moro me guérirent de la dyspepsie bien vite, et en guérissant cette maladie, mes autres maux disparurent. Aujourd'hui je puis manger et boire ce que je veux sans trouble.  
"Je recommande les Pilules du Dr Moro à tous les hommes qui souffrent de leur estomac.  
"Je demeure, Monsieur,  
"Votre bien dévoué,  
"J. E. NOLET,  
"No. 325 rue Shawmut, Boston, Mass."

Je répondrai avec plaisir à toutes les lettres qui me seront adressées. Je donnerai des conseils à tout homme qui m'en demandera, et pour faciliter les hommes malades qui voudraient me consulter, un blanc de questions leur sera envoyé gratuitement, sur demande.

Mes consultations sont absolument gratuites. Je soigne les hommes seulement. Les Pilules du Dr Moro se vendent soc. la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées par la maille sur réception du prix.

Adressez vos lettres comme suit : Dr A. A. Moro, Boîte 782, Montréal, Canada.

# GRAND MILLINERY OPENING!

## SATURDAY, APRIL 21ST

This season's Opening will be More Attractive than Ever

The taste displayed by MRS. WRIGHT in the selections of Gems of Paris and New York Millinery, this season, must commend itself to all who will visit us next Saturday.

As our Millinery openings have always been attended by Gentlemen as well as Ladies, we propose this season to combine a display of CHRISTY'S LONDON HATS and a special display of HIGH CLASS FOOTWEAR for Ladies, Gents and Children.

# R. T. HOLMAN.